FEMINISME FRC 41 27705.c.
50
Casc FRC 23643

ADIEUX
DE MADAME LA DUCHESSE
DE POLIGNAC.
AUX FRANÇAIS.

CAlmez, Français, calmez vos regrets trop vifs; la Polignac a fui avec précipitation, avec myſtere: elle le devoit à ſa ſûreté; mais elle ne vous a pas abandonnés pour toujours; vous êtes un peu comme le ſoufre & le ſalpêtre; malheur à celui qui vous manie, s'il ne ſait pas prendre des précautions! La ducheſſe n'étoit pas faite pour en manquer.

Je ſuis chez votre voiſin, votre allié l'Empereur. A ſa cour un peu déſerte, je vais peindre celle de France, qui depuis du temps l'étoit auſſi. Ainſi réunis en un cercle d'amis, pendant que Joſeph bataille contre le Turcs, & que Louis fait la paix avec ſon peuple, nous aurons plus d'un plaiſir ſans doute. Je me promets celui de vous contempler, François; de vous obſerver à mon aiſe. Non ja-

THE NEWBERRY LIBRARY

mais vous ne vous êtes montrés si intéressans. L'Europe, le monde entier admire votre ardeur, votre patriotisme qui prépare pour vous la plus étonnante révolution. Un peu de vanité se mêle au plaisir que je goûte à vous admirer. En particulier je me dis : c'est moi qui ai donné naissance à tous les prodiges qui s'operent aujourd'hui dans ce beau royaume.

J'avouerai que je ne les attendois pas; mais j'ai fait comme tant d'autres qui font merveille en faisant toute autre chose que ce qu'ils avoient conçu. On nous a dit : *le bien est difficile à faire*; j'ajouterai : *sur-tout lorsqu'on ne s'en doute pas.*

Mais n'est-ce pas une chose incroyable que des soldats en foule, que des canons sans nombre, au lieu de calmer & de modérer un peu les emportemens de notre assemblée nationale, n'aient fait que l'animer encore, & développer plus fortement toute son énergie? Comme le courtier superbe au milieu du combat sent allumer son courage au cliquetis des armes, aux étincelles brillantes; comme il presse sa poitrine contre le fer qui le pique; ainsi vos fiers représentans, levant une tête altiere, ont offert un front plus serein à l'orage dont je les avois enveloppés.

Car vos états-généraux qui, malgré moi, qui, malgré toute la cour, se sont assemblés; ces états-généraux m'ennuyoient beaucoup; &, je n'ai pas besoin de vous le dire, j'ai fait de grands efforts pour les diviser. L'intrigue, la cabale, les menaces, les promesses, les faveurs, les prieres, rien ne m'a réussi; tout enfin, jusqu'au parti de les exterminer avec votre Paris, tout a été inutile.

Mais ce Paris, *le croirez-vous, races futures*; ce Paris.... Sibaris du siecle, s'est changé tout-à-coup en une Sparte nouvelle. Ses habitans si délicats, si

faibles, en un moment ont fait autant de ſoldats robuſtes & durs. On a bien vu, aux beaux jours de Paphos, l'amour ſe jouer dans l'armure de Mars, tandis que le dieu ſe délaſſoit près de ſa mere; mais vit-on jamais la jeuneſſe de Cythere, *le pôt en tête & la dague au côté*, ſoutenir ſiege & bataille, vaincre & mourir pour la cauſe commune.

Tout mon parti a été effrayé, chacun à fui, quelques-uns trop tard ſans doute, & ce n'eſt pas ſans peine que je me promets de le raſſembler; car je vous le dis, Français, je ne ſaurois vous laiſſer en ſi bon chemin. La joûte de vous à moi devient piquante. Vous êtes une troupe d'aimables roués, à qui la mere de tous les roués ne cédera pas ſans des prodiges nouveaux. ... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Je ſais qu'en ce moment une proſcription terrible m'embraſſe, & s'étend à tous les miens. Les têtes volent chez vous comme les mouches près la ruche. Le peuple le plus doux, le plus ſenſible, s'abreuve de ſang & ſe nourrit de ſpectacles d'horreur. Sur la moindre crainte, ſur la poſſibilité d'un ſoupçon, l'innocent comme le coupable trouve la mort & la honte. Sa tête ſur une pique, ſon corps déchiré & traîné dans la boue, c'eſt le ſpectacle où chacun court. Mais après les fureurs vient le calme, le ſommeil..... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Déjà cette brillante jeuneſſe qui, oubliant les plaiſirs & l'amour, a brûlé de vengeance & de gloire, eſt laſſe de ce que l'un & l'autre lui coûte. Le mouſquet peſe à ſes bras délicats; le lit de camp meurtrit ſon corps ſi tendre. Toutes les nuits ſacrifiées à la guerre, ſans une ſeule pour la volupté, lui laiſſent bien des regrets. Mais par-deſſus tout, cette longue continuité des mêmes objets,

des mêmes choſes ! pendant plus de huit grands jours rêver patrouille, garde, combat ; & ne prévoir que pratrouille, garde, combat. Oh ! d'y penſer il y a de quoi périr..... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Vos corps-de-garde ſont un peu déſertés, vos rues ſont bien plus libres, mes agens fideles y craignent bien moins l'œil tentateur d'une ſentinelle vigilante, vos phalanges armées, où le petit maître à côté du balourd, & le ſoldat guerrier près de l'Abbé poltron marchent en rang, ſe rallentiſſent; elles deviennent rares..... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Vos aſſemblées ſont, dit-on, bien confuſes, vous vous défiez tous les uns des autres, chacun crie à tue tête & n'écoute perſonne ; les voûtes de vos égliſes en retentiſſent jour & nuit, le ſervice divin en eſt interrompu, tous vos plus grands ſaints en ſont étourdis ; c'eſt par honneur qu'ils tiennent bon (à ce que l'on aſſure) : mais ſi l'un ſe retire, les autres ſuivront ſans doute; il ne vous reſtera plus que quelques pauvres apôtres peu capables de ſoutenir le zele & la ferveur des *fideles*..... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Cette Milice, que vous voulez réformer, ſe forme mal. Le ſervice peſe, on s'effraye de ſa durée, chacun veut s'y faire remplacer, le riche par ſon laquais, le marchand par ſon commis, le Négociant actif regrette tant de momens donnés à la ſûreté & ſi peu au profit ; chacun qui ſert veut commander ; les nobles, vos bons amis, *ſe fauſilent*, pour vous concilier....., Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Mais vos provinces ſont en grande rumeur ? ces fiers Bretons ſont menaçants ; ils appellent tous à

leur pacte de famille. Une Jeuneſſe nombreuſe eſt ſous les armes ; d'autres pays ſe lient d'un commun intérêt. Grenoble & Lyon ont juré de ſe défendre mutuellement ou d'attaquer enſemble. Mais ils n'ont pas, comme la capitale, de ces ſpectacles de vengeance & d'horreur qui ſoutiennent leur ardeur. Mes pauvres amis, proſcrits par toute la France, ſont rares chez eux. Je veux leur envoyer de plus adroits & de moins expoſés que ceux que j'ai à la capitale ; ils me ſerviront mieux.... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

ADIEUX DES FRANÇAIS

A LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

FUis loin de nous, fuis, monſtre odieux, vomi par les enfers, fuis en te cachant, ſerpent vénimeux, dont l'haleine empoiſonnée infectera tous les pays où tu ſauras te gliſſer. Vas, vas porter au loin les exhalaiſons tachantes de ton corps impur. Elles n'ont pu altérer l'éclat brillant du nom Français, & tes efforts meurtriers, tes poignards homicides n'ont pu entamer ce peuple de héros.

Long-temps, pour le dégrader, l'avilir, tu as ſemé dans ſon ſein les crimes & les vices, & il s'eſt conſervé vertueux.

Long-temps tu as épuiſé tes efforts pour l'étouffer, l'écraſer ſous le joug d'un deſpotiſme hon-

teux : plus que jamais il eſt fort, plus que jamais il eſt libre.

Long-tems tu as prodigué juſqu'aux reſſources de ſa ſubſiſtance. Tes pillages, le produit de tes vexations, tu les ſacrifiois à des projets politiques, à des fêtes, des bacchanales, des orgies. Le Français eſt riche encore..... Toute l'Europe s'étonne de ſes reſſources.

Juſqu'au moment enfin, où pénétré de tout le mal que tu lui as fait, il ſongeoit à le réparer par des moyens dignes de ſa grandeur, toi, être vil & rampant, par des menées fourbes, par des cabales honteuſes, par des corruptions infâmes, en ſemant à des traîtres ſes propres richeſſes, tu l'entourois, tu l'attaquois de tous les côtés, & tu n'as pas pu l'ébranler.

Moucheron importun bien plus que dangereux, tu rodois ſans ceſſe autour de l'auguſte aſſemblée des repréſentans de la nation. Toi & tes eſpeces avides de crimes & de pouvoir, vous vous agitiez, vous voltigiez en bourdonnant, pour exciter les alarmes, les inquiétudes, pour opérer un ſoulevement qui pût ruiner le bel édifice de gloire qu'elle élevoit ſur les ruines que tu avois faites..... Mais tranquille dans le grand œuvre qu'elle conçoit, elle n'a pas daigné détourner la vue ſur toi & ton eſſaim impur.

Inſectes éphémeres, mais groſſis par la rage & la fureur de la ſédition, de vos aiguillons empoiſonnés vous avez infecté les premiers & les derniers de la nation.

Par toi, par tes conjurés, les nobles chargés d'honneurs, les bandits couverts de honte ſe ſont trouvés réunis. Par toi les défenſeurs de l'état ont menacé l'état. Par toi le ſoldat courageux a lâchement tourné contre le citoyen l'épée qu'il tenoit du Citoyen.

C'étoit peu que ton libertinage, ton luxe, tes prodigalités ; c'étoit peu que les pollutions de ton chétif individu ; pour tant de turpitudes on t'eût chassée dans les forêts désertes comme un monstre hideux, ou l'on t'eût claquemurée dans un repaire obscur comme un serpent vénimeux.

Et pour tes autres crimes, pour ton intérêt sacrilège dans le brocantage des chapeaux, des maîtres & des croix ; pour ta bassesse dans la vente des bâtons, des cordons, des épées, le trafic des titres, des offices & des places ; pour ta dureté dans les vexations des Provinces ; pour ta rapacité cruelle dans l'accaparement des grains ; pour ton infamie dans la corruption & la prostitution de tes malheureuses amies ; enfin, pour ton coquinisme honteux dans la substitution d'héritiers à des familles illustres, pour tant d'horreurs, il étoit des expiations peut-être ?

Mais tes fureurs séditieuses, tes attentats contre le souveur de la nation, tes projets meurtriers, exécrables contre ses députés, tes préparatifs, tes efforts pour exterminer la capitale, en massacrer les habitans, & affamer, par la faim, tout le Royaume, le réduire au plus honteux, au plus dur esclavage ; ce sont des forfaits auxquels il faudra trouver des noms & auxquels il est impossible de marquer des peines.

Eh ! la France alarmée par tes ravages a-t-elle une vengeance à demander ? Vit on jamais ses habitans courir comme des insensés contre les masses de grêle qui venoient meurtrir leurs corps & couper leurs moissons ! Les a-t-on vus, le fer à la main, déchirer avec colère les flots impétueux d'un torrent qui inondoit leur pays en entraînant leurs richesses & leurs familles. Malheureusement les a-t-on vus, furieux des menaces d'un ciel noirci par l'orage, & brillants d'éclairs, répondre à la foudre par la foudre ?

474

Auſſi on ne les verra pas aujourd'hui, indignés des plaies dont une contagion funeſte vient de les frapper, pourſuivre dans les pays lointains le fléau deſtructeur dont ils ſentent les coups ; tu fuis, peſte déſolante, & tu traînes après toi les foyers de ton infection : c'eſt aſſez pour ſa tranquillité & pour ſon ſalut.

Mais que les monſtres, tes pareils, demeurés parmi nous, que les lâches infectés de ton ſouffle empoiſonné, ne puiſſent pas échapper au fer qui doit couper les membres gangrenés par la corruption ! qu'ils tremblent ! Princes & brigands, la nation ſaura les arracher à leurs palais gardés, ou à leurs repaires obſcurs. C'eſt en eux qu'elle attaquera les maux qui la déſolent. C'eſt par le feu qu'elle ſe purifiera de ton infection.